

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

VITTORIA

Après 29 jours de traversée, nous apercevons la terre, à nouveau.

C'est drôle, car pour l'avoir espérée elle nous inquiète un peu, maintenant qu'on la voit.

Lorsqu'on navigue longtemps, l'approche de la terre est toujours un moment entre deux mondes. On a bien envie de reprendre contact avec nos semblables et en même temps cet équilibre précaire acquit après de longues heures de navigation entre le ciel et l'eau, on rechigne à l'abandonner trop vite. Il faut un sas, un moment où bien amarrés on regarde de loin la vie qui bouge. Le premier pied à terre est toujours incertain...

Et puis la vie nous tire à terre, c'est quand même notre élément !



Bref, nous arrivons à Vittoria et les premières impressions sont mitigées : building, grues gigantesques, circulation insensée, après un an d'Afrique le choc est rude.

De plus, à notre arrivée à la marina, bien qu'ayant fait de multiples tentatives pour nous annoncer par VHF, personne ne se préoccupe de nous ne serait-ce que pour prendre les amarres.

Nous retrouvons la « civilisation » avec un certain déplaisir ...

Néanmoins un mois de navigation, avec des moments de semi vie (quand la mer est mauvaise), pas de lessive (faut économiser l'eau douce) et un minimum de ménage, laisse des traces perceptibles sur le bateau.

Donc : on sort tout, on nettoie tout, on pourchasse la poussière et autres

particules non identifiées et le nez dans le guidon, on oublie un peu le monde qui nous entoure.

Quand on lève le nez, nous découvrons une ville sans âme où les piétons pressés ne nous accordent pas un regard. Précisons tout de même que vu la diversité des races, nous passons complètement inaperçus, ça nous change !

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006

Chapitre 11 - Le Brésil

La forêt, dense, d'immeubles cossus ne laisse de nous surprendre. Ils sont pourvus de gardiens permanents à l'entrée, de grilles et de caméras. Même chose pour le Yacht-club dans lequel nous venons d'arriver : gardiens à l'entrée, grilles, caméras et écrans de surveillance. Pour inviter quelqu'un sur son bateau, faut aller le chercher à l'entrée car sinon il n'entre pas.

On se sent devenir claustrophobes !

Néanmoins nous mettrons à profit cette escale pour s'acclimater à la nouvelle monnaie, nettoyer et réparer ce qui doit l'être et ne peut attendre, faire la lessive et les pleins.

Nous nous goinfrerons aussi de viande en découvrant les restaus au kg ou au forfait...

On fait quand même connaissance de brésiliennes locales qui à elles trois représentent les principaux courants d'ethnies : de gauche à droite : Pépita descendante d'immigrés italiens, Tiéni descendante d'indiens guaranis et Gloria descendante d'esclaves africains. Y'a quand même pas de quoi de se taper sur la beauté des femmes d'ici, au grand désespoir de nos hommes !

Nous quitterons Vittoria sans regret.

Mais non sans mal : un persistant vent de sud nous fait piétiner dans la région plus longtemps qu'on ne l'espérait.



RIO - RAPIDEMENT !!



Après quelques essais infructueux, dont deux jours passés dans un « emergency stop » nommé Ubu (ça ne s'invente pas) où nous attendrons le bon vent en regardant manœuvrer les cargos à quelques mètres de l'arrière d'Ernest, nous décollons enfin pour *Rio de Janeiro*.

En vue de la baie de Rio, on se sent comme des enfants devant un arbre de Noël, nos deux bateaux se rapprochent et on se congratule à distance en admirant le Christ dont les bras écartés dominent le *Corcovado*.

On entre dans la baie et nos sourires se transforment en grimaces : des morceaux d'immondices flottent entre deux eaux, je fais des zigzags pour éviter que des ofni (**O**bjets **F**lottants **N**on **I**dentifiés) ne se prennent dans l'hélice ; le bassin est sillonné en permanence par des vedettes, des croiseurs de l'armée, et des **CARGOS** monstrueux !

Nous filons en direct vers une marina dont nous avons lu que les deux premières semaines étaient gratuites... C'était il y a longtemps ! Maintenant

c'est payant (30 euros / jour !) et plus on reste...plus on paye !

Après avoir casse croûté rapidement, on repart. Nous aurons passé 4 heures dans la baie la plus mythique du monde (??) et nous lui tournons le dos sans regret. Nous avons appris par la suite qu'on ne se baigne plus à Copacabana tellement l'eau est polluée par les treize millions d'habitants qui déversent leurs eaux usées dans la baie...

Comme je devais rentrer en France, le temps commençait à faire court pour trouver un endroit sûr pour laisser Jean et le bateau sans que cela nous coûte notre budget mensuel.

Après deux jours nous arrivons enfin dans l'immense baie d'Ilha Grande.

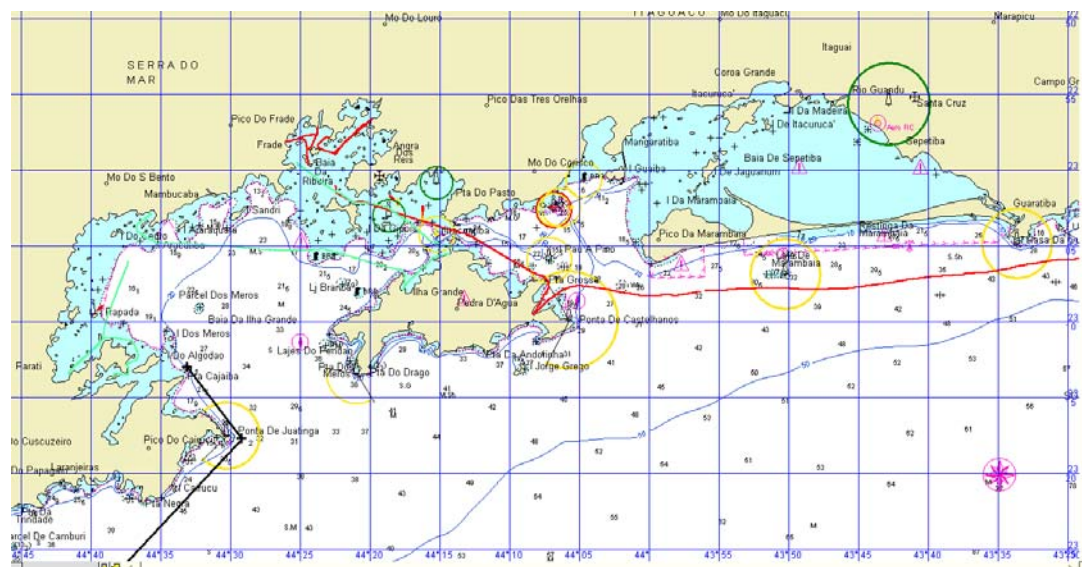
Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Là, le premier mouillage est enfin à la hauteur de nos espoirs : forêt tropicale, eaux cristallines et mouillages déserts (nous sommes en automne bien qu'il fasse encore 25°...)



Ce bassin, parsemé de 360 îles est un paradis de navigation. Il se trouve toujours un mouillage désert et enchanteur pour passer la nuit et plus si affinité. De plus, compte tenu de la configuration géographique, s'il y a du vent, il y a toujours un endroit où se planquer en toute sécurité. Nous allons y rester trois mois et nous ne verrons pas tout !



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006

Chapitre 11 - Le Brésil

RECHERCHE HAVRE DESEPEREMENT

Mais ce ne sont pas tous les jours des vacances, car après un an de flemmardise au Sénégal, beaucoup de choses étaient à réparer et nous voilà partis en expédition sur le continent pour essayer de trouver les matériaux nécessaires aux réparations.

D'abord ; trouver un endroit où se poser ; pas trop loin d'une ville... et pas trop cher.

Première constatation : tout ce qui touche la mer au Brésil est affaire de riches : les plages sont quasiment toutes privées et bordent des « condominio », agglomérats de villas entourés de barbelés (et parfois de miradors) dont l'accès est contrôlé par un garde ; les bateaux sont stockés dans des hangars, eux aussi gardés et truffés de caméra vidéo etc. ; enfin les marinas sont bien au delà de la capacité de nos bourses surtout que nous allons devoir y rester au moins un mois, vu l'étendue des travaux à effectuer.

ICAR

Il est 15h00. Nous prenons un coffre et descendons à terre, Gérard et moi en laissant les femmes sur les bateaux, pour tenter de négocier un arrêt longue durée. A l'accueil, nous tombons sur une jeune fille peu amène... Je sors ma panoplie italo-franco-portugaise sans être sûr qu'elle comprenne car elle répond « nada » à notre demande de prix. Je répète d'une autre façon et elle répond toujours « nada ». Nous en concluons donc que soit c'est gratuit, soit c'est la femme de ménage qui n'en a rien à faire de ces deux français égarés !

La première hypothèse s'avéra être la bonne, mais on a eu du mal à s'en remettre !

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Angra dos Reis est la « grande ville » de la baie d'Ilha Grande mais son « iate clube » en est distant de 5 ou 6 Km. Qu'importe, à ce prix là on ne fait pas les difficiles. En deux mois (car nous y resterons deux mois !) nous dépenserons une fortune en autobus, ce qui nous aurait peut-être payé deux jours de marina...

Le Iate Clube est un endroit « charmant » : de petits bungalows le long de la plage avec un grand bâtiment commun où l'on trouve un restaurant et un bar. Le tout entouré de murs et de barbelés et contrôlé par un gardien, bien sûr.

Bien que côtoyant les mêmes têtes week-end après week-end, nous n'y ferons pas d'ami, juste une rencontre avec un couple d'avocats (elle est de descendance française et manie fort bien notre langue) avec lesquels nous n'avons pu garder le contact. Il est vrai que nous ne nous sommes connus que peu de temps avant notre départ.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006

Chapitre 11 - Le Brésil

En deux mois d'ICAR donc ce fut *travail, travail, travail*, le tout ponctué par le passage de fronts qui, toutes les semaines environ, nous bloquaient dans le bateau à l'abri de la pluie et du vent pendant deux ou trois jours. Nous sommes dans une zone sub-tropicale mais cela n'impressionne pas le grand Sud qui vient planter ses flèches jusqu'ici ! Nous sommes en hiver il est vrai mais il y a un an et demi nous étions à une latitude comparable dans l'hémisphère Nord, à Mindelo au Cap Vert, et nous étions à minuit, le soir de la saint Sylvestre, sur le pont du bateau. Les conditions étaient bien plus clémentes alors.

Ce Sud donc, qui montre de si loin le bout de ses griffes, nous motive à peaufiner la préparation de nos bateaux. C'est que, d'ici trois mois, nous allons faire un joli bond vers les latitudes australes et il sera alors trop tard pour dire « j'aurais dû, j'aurais dû ».

Le pire, ce fût le vidage, le nettoyage et le remplissage du réservoir à mazout avec deux bidons 200 l de gasoil dans le cockpit pendant deux jours et odeurs nauséabondes et persistantes dans le carré où il fallait néanmoins faire la cuisine.

Ces deux mois de travaux et de recherche sont une petite aventure à eux seuls et nous avons eu envie d'en faire un petit récit spécifique ; voir en fin de chapitre le récit de Jean.

Première constatation, la plaisance à voile est ici fort peu développée et les accastilleurs se comptent sur les doigts, alors comme en Afrique, on fait avec les moyens du bord et l'imagination.

Ici, c'est surtout les bateaux à moteur et comme sur la route, les brésiliens font ronfler les chevaux dès qu'ils en ont l'occasion, de plus ils sont ou curieux ou risque-tout (on n'a pas pu déterminer) et viennent tourner autour d'Ernest au ras de la chaîne d'ancre à fond la caisse provoquant remous incessants et frayeurs momentanées. Là dessus sans même un salut de courtoisie. Mais on reparlera de l'esprit brésilien.

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Au niveau de l'ambiance locale, nous arrivons au moment du démarrage de « LA CUPA DEL MONDO DE FUTEBOL » (prononcez « foutebol ») et là c'est l'hystérie complète, les rues pavoisées des couleurs dominantes du drapeau brésilien, ainsi que l'habillement (y compris pour les chiens). Des paquets de lessive aux capotes (oui, oui) en passant par les voitures et jusqu'au vernis sur les ongles des femmes, TOUT est vert et jaune. Alors, délaissant les travaux sur



le bateau, à chaque match on partait s'asseoir dans un bistrot devant la télé omniprésente et tout en dévorant des brochettes qu'on faisait passer à grands seaux de bière locale, on vivait en LIVE la folie des brésiliens pour ce sport.

Chaque but marqué par une des vedettes de l'équipe, était ponctué par un « GOOOOOOOOOOOOOOOOAL » hurlé par le speaker et repris à pleins poumons par la foule - Ambiance garantie !

Même que j'ai sacrifié au mythe en m'achetant le maillot de Ronaldo, sauf que j'étais un peu en retard car il a beaucoup vieilli et que Ronaldino est beaucoup plus mignon !



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Le match - tant attendu - France / Brésil eu lieu lors de notre arrêt à Tarituba. C'est un village de pêcheurs au fond d'une baie où nous nous sommes goinfrés de crevettes pour trois fois rien et où pour la première fois nous avons eu un contact plus proche avec la population. Un dimanche, une cérémonie religieuse de bénédiction des bateaux nous fit faire la connaissance de Térésia. Femme d'un certain âge, pleine d'entrain et désireuse de

communiquer, elle nous parraina et nous invita à assister le soir même à une fête de village comme il pouvait y en avoir chez nous il y a cent ans. Jeunes et vieux s'étaient donnés rendez-vous sous les lampions et c'était parti pour la danse. Une femme tenant un micro indiquait aux participants les figures à effectuer sur un rythme de plus en plus rapide pendant que les joueurs de bandonéons accéléraient la cadence. On n'a pas vraiment essayé, ça avait l'air compliqué ; par contre tout le monde connaissait sa partition par cœur et y allait de bon pied les grands comme les petits.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil



Le lendemain, chaperonnés par Térésia nous étions invités par Sida (et oui !) chez elle pour assister au match. Nous avons apporté le champagne et les jojo's une bonne bouteille de Bordeaux, car nous pensions que le Brésil nous gagnerait facilement...

Et c'est la France qui gagne, on était un peu gênés, mais devant le fair-play de nos hôtes qui reconnurent que leurs joueurs n'avaient été au mieux de leur forme et que nos joueurs s'étaient bien débrouillés, on en est resté comme deux ronds de flan !

Le lendemain le Brésil était morose et semblait se réveiller avec une bonne gueule de bois ...

Nous, on repartait pour poursuivre notre vagabondage direction **PARATY**. Classée patrimoine

de l'humanité, cette ville aux maisons coloniales magnifiquement restaurées et aux rues pavées où la mer se répand à marée haute, est un vrai petit bijou.

Par contre, elle n'est plus habitée que par des gens friqués et des boutiques à touristes, dommage.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Il fallait caréner, car la coque montrait une longue barbe verte que le père Noël devait lui envier tellement elle était longue.

On cherche, on furète et on trouve un mouillage qui présente toutes les conditions d'un échouage bien mené : pente douce, marée haute assez forte pour nous remettre à flot et fond de sable doux pour poser la coque.

Et voilà notre Ernest au sec, l'ancre principale enroulée autour d'un cocotier et une ancre à l'arrière pour le déhaler et c'est parti pour une séance de grattage qui nous fera gagner... quelques nœuds de vitesse en route.

Le lieu, Ilha da Cotia, est une des innombrables îles de la région de Paraty. Elle possède un isthme étroit permettant de passer de l'autre côté et d'aller fureter dans les rochers découvrant à marée basse.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

C'est un coin de paradis (désert) complètement abrité de tous les vents, nous y resterons une semaine à flemmarder après grattage de la coque, évidemment !



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

ILHA BELA - ARRET FORCE

C'est pas tout ça, mais le sud nous attend et il faut repartir et nous quittons la Baie d'Ilha Grande le 25 juillet pour *Paranagua* à 300 milles de là.

Après une journée et une partie de nuit par bonne brise, pendant mon quart de dorme j'entends le vent qui monte et Jean qui m'appelle. Le temps que je saute de ma bannette, la bôme balaie le pont avec grand fracas. Je sors en baissant la tête dans la nuit noire. Jean me hurle "borde la grand voile"; je tire, c'est mou "tu vas me la border cette p.. de gd voile nom d'un chien" "et tu crois que je joue au tennis ?". Je continue de tirer sans que la bôme ne bouge d'un poil. Un coup de lampe dessus et consternés, on se rend compte que le pontet rattachant l'écoute à la bôme a cédé lâchement dans le dernier empannage. La bôme cogne contre les haubans, libre comme l'air qu'on reçoit violemment.

Dans le dernier quart d'heure Jean a pris la météo et constatant qu'un coup de sud nous arrivait dessus dans 2 jours, a pris la décision de virer à l'est d'Ilha Bella pour trouver un abri et c'est dans ce virage que c'est arrivé.

Comme un pépin n'arrive jamais seul, la ligne de traîne que nous avons oubliée s'enroule autour de l'éolienne qui, du coup, s'arrête.

On trouve la baie sécurisée ainsi qu'un coffre accueillant pour attendre des jours meilleurs. On a parcouru 70 milles...

La dépression qui arrive du sud balance des vents depuis le Horn jusqu'ici sans le moindre anti-cyclone pour arrêter ça.

Nous passerons donc 8 jours dans une baie déserte ; confinés dans le bateau, sans possibilité d'accostage ni d'approvisionnement, ciel bas et pluies incessantes, au bout de 5 jours nous n'avons plus de frais donc riz et pâtes à tous les étages, plus qu'une bouteille de vin et un fond de cachaça, les temps sont durs !.

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006

Chapitre 11 - Le Brésil

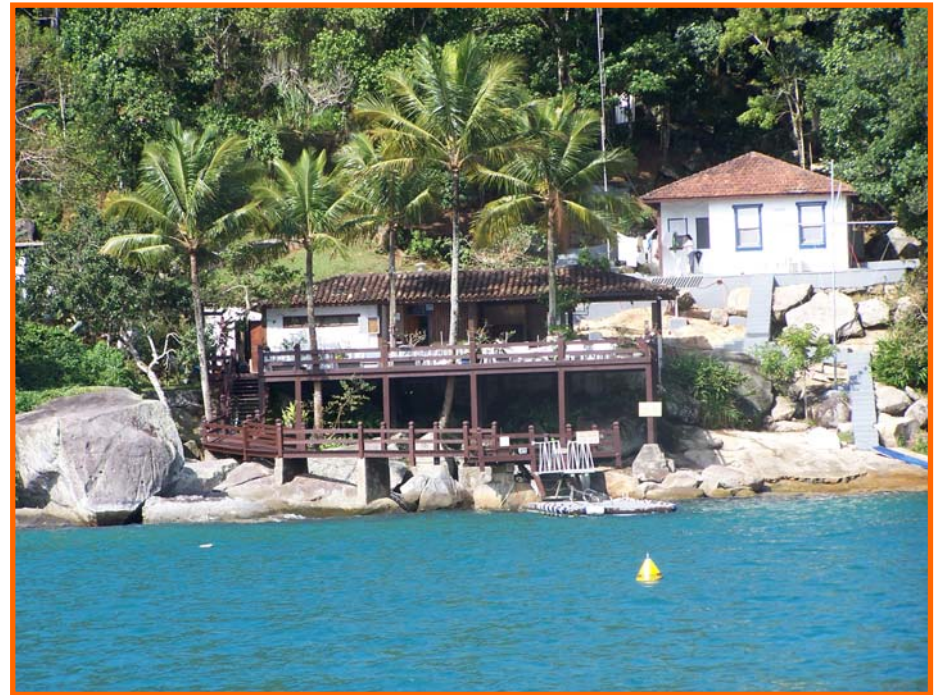
De plus, venons de découvrir une nouvelle **RACE** de moustiques : ils sont sournois (on ne les entend pas) et ils ont une piqûre a effet retard, c'est le lendemain qu'on constate les dégâts. Jean a les chevilles "découpez suivant le pointillé" !

Sans compter que sans soleil et sans beaucoup de vent, tintin pour le courant donc pas de musique sauf Jean qui gratte sa guitare à la nuit tombée, pas beaucoup de lumière et l'ordi uniquement réservé aux réceptions météo. J'ai l'impression d'hiberner !

Cette photo a été prise le jour de notre arrivée, alors qu'il y avait encore du soleil. C'est bien une auberge au fond, mais nous sommes hors saison et elle est **FERMEE**. Bien entendu, cet endroit n'est accessible que par la mer...

Le neuvième jour, on décolle (ENFIN) et... au près serré évidemment, puis au moteur car le vent tombe.

Après 58 heures de navigation, dont 50 au moteur, nous arrivons à 1 mille de l'entrée du chenal de Paranagua. Beau temps, belle brise, on repère 7 ou 8 cargos au mouillage, en attente d'une place au port, dans la baie, plus 1 ou 2 s'apprêtant à entrer. Soudain, en quelques minutes une brume épaisse nous tombe dessus. Je ne vois plus les deux bouées d'entrée ni les cargos.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

PARANAGUA

Jean se précipite sur le radar ; peine perdue, la quantité d'échos est telle qu'on ne distingue rien sinon une grande confusion. On avance doucement, les yeux hors de la tête. La brume se déchire et par un petit trou on distingue juste ce qu'il nous faut pour savoir où on va. On embouque le chenal avec 20 noeuds de vent thermique et le courant ascendant. Ernest file à plus de 6 noeuds, immédiatement suivi par un porte-container qui a un peu de mal à nous doubler. A la barre, je serre les fesses pendant la manoeuvre car le chenal n'est pas bien large et autour ce sont des bancs de sable sans profondeur où s'écrasent en permanence des rouleaux inquiétants.

D'ailleurs depuis le temps que, régulièrement, je serre les fesses, je devrais me fabriquer un arrière train de Brésilienne non siliconée (les plus rares).

Bon, donc la mer brise violent et la barre devient dure, mais nous avançons bien. Malgré tout, nous n'avons que deux heures devant nous avant la renverse de marée et 13 milles à parcourir avant l'abri. En plein chenal et au milieu d'un va et vient de cargos, Jean sort un bout de foc pour augmenter la vitesse. Ernest fait des embardées pas possibles; Jean reprend la barre car je n'arrive plus à la tenir. Mais c'était la bonne pioche malgré les suées qu'on a eues et nous arrivons à bon port juste à temps, ouf !

Morts, éreintés on s'est couchés à 8 heures du soir...

Nous sommes à Paranagua, enfin !



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Passé le chenal infernal, nous avons l'impression d'être de retour en Casamance. Nous voguons sur un bras de mer entouré de mangrove où les palétuviers abritent des myriades d'oiseaux sauvages : sternes, hérons, grues, mouettes, frégates et oies ! Une fois de plus, le train des dépressions va nous scotcher ici plus de 15 jours. Heureusement cette ville nous plait bien : pas trop grande, elle offre néanmoins les besoins courants, jolie, tout le patrimoine colonial y est mis en valeur, calme et reposante avec ses quais fleuris de bougainvilliers où les terrasses de café semblent appeler au farniente.

CURITIBA

Un matin, laissant le bateau en sécurité nous voilà partis...en train, qui avec le bus, est le moyen de transport terrestre le plus commode pour apprécier le paysage. De plus c'est un train épique, décoré par coca-cola qui grimpe dans la montagne à une allure poussive, traverse 67 tunnels et une vingtaine de ponts suspendus au-dessus d'abîmes impressionnants (les sujets au vertige, prière de ne pas se pencher) pour parcourir les 70 km qui mènent à Curitiba. 3 heures de voyage où l'on s'en met plein les yeux. Nous traversons des forêts touffues où les bananiers et les papayers sauvages disputent l'oxygène aux autres espèces dans un fouillis de lianes exubérantes.



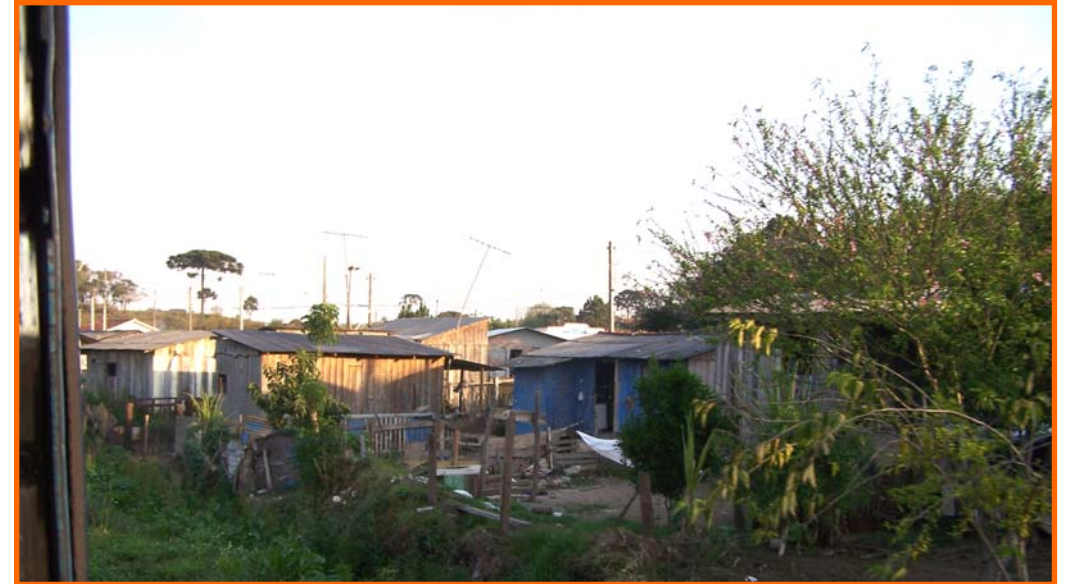
Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

On imagine le travail que cela a dû être pour les hommes qui on construit cette voie, on imagine cette lutte éternelle contre la végétation envahissante et nous avons une pensée émue pour leur courage et leur ténacité.



Aux abords de la ville de Curitiba, nous apercevons les premiers taudis qui bordent les grandes villes comme partout au Brésil. Coup de bol, ici le terrain



est plat car souvent c'est sur les versants pentus des montagnes que les favelas poussent comme des champignons que la ville dans le bas semble empoisonner lentement.

Nous avons eu du mal à faire une bonne photo de cette grosse agglomération qui comme toutes les grandes villes que nous avons faites jusqu'à présent n'est qu'un entassement de béton-building construit avec plus ou moins de bonheur au détriment des maisons coloniales dont certaines résistent difficilement à l'étouffement grandissant du « progrès ».

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

ON REPART

Donc un matin, nous avons relevé l'ancre pour aller se tanker à l'entrée de l'estuaire où nous patientions depuis une semaine que le vent se mette dans le bon sens. Nécessaire de faire comme ça, car ici la marée descendante est nettement plus courte que la marée montante et que tout faire en une seule fois est impossible, notre moteur aurait un peu de mal à lutter face à un flux contraire et l'entrée du chenal nous à donné quelques sueurs.

On a été réveillé par nos potes (le réveil n'a pas fonctionné !) et pas de temps à perdre si on ne voulait pas rater la marée. On saute du lit dans nos vêtements, puis dans le cockpit où au lever du jour il fait 10 degrés... 6h du mat j'ai des frissons, pas de café dans le

ventre et mes pieds gèlent rapidement dans mes chaussures de pont destroy car c'est moi qui tiens la barre quand on s'en va.

Deux petites heures de navigation plus tard, à moitié réveillés et complètement gelés on pause l'ancre pour la journée et la nuit. Demain matin, on part pour Sao Francisco do Sul distant de 40 milles. Si tout va bien nous y serons en fin d'après-midi, mais en attendant je prépare déjà les chaussettes, les bonnets et les laines polaires ! La sortie du chenal de Paranagua fût aussi sport que l'entrée, la brume en moins...



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

SAN FRANCISCO DO SUL

On arrive dans l'après-midi et on mouille face à la plage. Puis le lendemain, nous prenons le chemin du yacht-club car une fois de plus, la lessive s'empile...

Nous n'avons pas été sur un ponton de marina avec eau et électricité depuis Vittoria.

Cette débauche de flotte ininterrompue au robinet nous réjouit fort et une rage de nettoyage nous prend.

Le yacht-club de Capri est situé derrière la plage, protégé par une langue de terre dans un petit bras de mer où un dédale de bancs de sable et de hauts fonds nous a donné quelques suées en arrivant.

D'ailleurs, nos potes se sont plantés en arrivant et n'ont pu se dégager qu'avec l'aide d'une barque motorisée qu'un employé de la marina maniait avec dextérité.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Allez, encore un mois à patienter ici. On découvre derrière le yacht-club une avenue de maisons récentes qui sont comme un délire d'architecte avec tout le fric qu'il veut pour assouvir ses fantasmes !
Chaque maison est différente de celle d'à côté, chacun son style « chalet savoyard » ou « bâtisse high tech » tout est possible ici ! quand je pense à nos lotissements uniformes...



C'est une débauche de matériaux, de couleurs, de silhouettes et qui ne forme pas pour autant un ensemble hétéroclite. Chacun y a mis de sa personnalité ; certaines maisons ont même les tuiles de la même couleur que le crépi !

Il est évident que l'endroit respire le fric... Mais que grâce à lui on peut aussi même faire des choses jolies...



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

SANTA CATARINA



Au bout d'un mois, c'est reparti, direction l'île de Santa Catarina.

On atterri au nord de l'île dans un petit mouillage sommaire en face d'un village de pêcheurs, une petite église (que nous ne verrons jamais ouverte) quelques vieux qui devisent sur un banc, une terrasse de bistrot ouverte avec quelques tables branlantes, tout ce qu'on aime !.



Chaque après-midi, un vent thermique ronfle autour de 15 nœuds puis s'arrête à la tombée du jour. On est bien, c'est un endroit calme et tranquille et aux dires des locaux, ici les maisons peuvent rester ouvertes, le vol n'existe pas. A fortiori les bateaux !

De plus, Jean se fait rapidement une copine !!



SEQUENCE EMOTION

Nous étions donc à l'ancre dans notre petite baie sympa avec barques de pêches et parcs à moules à proximité (je vous dis pas la taille des moules !). Ce matin, avec nos voisins de palier, on décide d'aller explorer notre nouvel univers (nous sommes arrivés hier). On part donc avec un soleil radieux, et on crapahute dans les collines environnantes et au bout d'une bonne heure de marche on arrive dans un petit village de l'autre côté de la baie où nous sommes ancrés. On explore, le nez au vent les petites maisons propres aux crépis pastels, les gens nous font de grands saluts, puis comme la faim arrive, on s'attable devant crevettes et poissons servis par une mama volubile qui sait déjà que nous sommes arrivés en voiliers et que nous sommes français (les nouvelles vont vite). On a la cote et nous repartons après de chaleureuses embrassades et le ventre bien plein.

Des maisons de pêcheurs bordent la baie et soudain dans une échappée entre deux maisons, on distingue un voilier...à coque rouge... au milieu de la baie !!

Panique. Jonathan ;notre bateau ami, est en train de déraper ! Les Pascal deviennent tous pâles, le bateau est en danger et nous sommes à une heure de marche de notre point de départ. On avise un passant qui s'apprête à monter dans sa voiture, mais dans les moments chargés d'adrénaline le peu de mots de brésilien que nous connaissons s'envole et le pauvre homme ne comprend rien de ce qu'essayent de lui expliquer ces quatre énerguènes qui gesticulent devant lui.

Gérard repart en courant vers le restau et revient peu de temps après...en voiture. Ce nouveau brésilien serviable nous rapatrie plein pot sur une piste en terre en dérapant dans les virages. On saute dans les annexes direction Ernest, qui lui n'a pas bougé, et à la rame car nous n'avons pas descendu les moteurs, et le vent continue de monter...

Arrivés sur Ernest, deux pêcheurs en barque nous expliquent avec force gestes et paroles en tout sens, qu'ils sont allés sur Jonathan pour rallonger la chaîne et que le bateau est immobilisé - on respire -. Ils ne s'en tiennent pas là et embarquent Jean, Gérard et Pascale pour aller le chercher.

Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006
Chapitre 11 - Le Brésil

Jonathan fini enfin par revenir là d'où il n'aurait jamais dû bouger.



Conclusion n°1 : je retire tout de ce j'ai pu dire sur la gentille indifférence des brésiliens. Entre celui qui nous a ramené en voiture et ces deux pêcheurs qui ont interrompu leur boulot pour sauver un bateau inconnu, nous sommes émus et remplis de gratitude, d'autant qu'ils n'ont rien

demandé au titre du sauvetage comme cela peut être le cas dans certains endroits. Ils étaient d'ailleurs aussi émus que nous surtout lorsqu'ils ont compris que c'était notre unique maison.

Conclusion n°2 : On ne part pas pour une longue ballade avec seulement 20 m de chaîne, même s'il n'y a que 3m d'eau sous la coque ! Et ça vaut aussi pour nous.



Ernest sur l'eau

Edition de Octobre 2006

Chapitre 11 - Le Brésil

FLORIANOPOLIS (toujours)

Voilà, depuis maintenant un mois, nous sommes en stand-by au nord de l'île de Santa Catarina et on commence à trouver le temps long. Nous avons 600 milles à faire pour rallier l'Uruguay et pas moyen de trouver 5 jours de vent de nord pour nous propulser. Cette côte est redoutée des marins car le temps change très vite et en cette saison nous ne sommes pas à l'abri ni des « pampero », vents violents de sud ouest qui arrivent sans prévenir et qui obligent les bateaux à se mettre à la cape, ni des « carpintero » qui eux sont encore plus terrifiants car arrivant de secteur sud-est, ils peuvent drosser une embarcation à la côte comme le prouve les multiples épaves figurant sur les cartes marines...

Alors, on attend !

Bien que nous soyons à la même latitude que les Canaries dans l'hémisphère nord, il n'y a pas de Gulf stream ici pour réchauffer l'eau (18° en moyenne) et la toilette, c'est « glagla » !

